

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Le Grand Saint-Bernard, Note

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 291-302

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LE GRAND SAINT-BERNARD

A Monsieur le Chanoine Jules Gross

AUX PORTES DE L'HISTOIRE

Lorsque le Seigneur a partagé la terre entre les nations, Il n'a point voulu en faire des mondes séparés : les eaux de la mer sont plutôt une route qui les fait se rejoindre, et les montagnes elles-mêmes ne dressent pas des barrières toujours closes. Dans ces hautes murailles de nos Alpes, Il a percé des portes et aplani les voies, par où les peuples se pourraient retrouver. Les chanoines du Saint-Bernard sont postés à l'une de ces portes, et « quelle aide n'ont-ils pas apportée, s'écrie une voix auguste, aux relations entre les peuples en rendant la sécurité à ces chemins alpestres ?¹ »

Je ne suis peut-être pas très convaincu que votre montagne et notre vallée tirent leur nom des Puniques, car leur passage en nos lieux me paraît incertain... Ne redoutez point les conséquences de mon doute, car le *De Bello Gallico* vous fait une entrée plus sûre et assez lointaine dans l'histoire. A l'automne de l'an 57 avant notre ère, c'est déjà par cette même route que, au témoignage de César, les marchands étaient accoutumés de passer, sans doute depuis longtemps : *mercatores ire consuerant*²...

Je tiens à ces marchands, parce que, sans attendre longtemps, il allait s'en trouver parmi eux « qui avaient entendu parler des chrétiens, connaissaient, pratiquaient peut-être leur doctrine ». Et c'est ainsi que « la voie romaine venant d'Italie par Aoste et le Mont-Joux, descendant sur Octodure et bifurquant à Vevey », allait, « de bonne heure », nous envoyer des disciples de la religion nouvelle³. Ces « routiers » furent les premiers chrétiens de chez nous.

(1) Lettre apostolique de S. S. Pie XI, à Mgr l'Evêque d'Anancy, 20 août 1923.

(2) *De Bello Gallico*, 1. III, c. I.

(3) Mgr Besson : *Nos origines chrétiennes*, 1921, pp. 19-21.

PREMIER CONTACT

La première fois que je suis monté « là-haut, sur la montagne », j'étais encore étudiant, — souvenir déjà lointain !... — Nous avons fait halte à Orsières, et je crois me rappeler qu'au matin, de nos fenêtres d'hôtel, larges ouvertes sur la place, un beau soleil doré nous comblait d'espérance. Le recul des années embellit peut-être les souvenirs... Mais non ! Par un hasard heureux, rangeant ces derniers temps des bouquins amoncelés dans un galetas, sous les combles, j'y ai déniché, avec surprise, et plaisir, de vieux papiers que je reconnaissais bien. Dans ce fatras, n'ai-je pas retrouvé de mes anciennes « Compositions françaises » ! Evidemment, le sujet obligé de la première « composition » de l'année scolaire, c'est toujours « Les vacances » ou « La rentrée ». J'avais donc raconté mes derniers jours de vacances, et mon voyage au Grand St-Bernard... J'ai la joie d'y retrouver la mention du « superbe soleil »...

En aval de la « ville » d'Orsières, — car Orsières, nous apprend M. Tamini ¹, est bien une Ville —, près d'un moulin, je crois, entre des berges très vertes, l'eau chantait, et nous enchantait... Le vieux clocher, au centre animé du bourg, faisait figure d'ancêtre près de l'église au gothique trop neuf... Et puis, nous étions partis, dans l'une de ces voitures tirées par un cheval, qui nous paraissent maintenant, en notre âge de moteurs, de si bonasses revenants !

Liddes passa devant nos yeux, avec ses vieux cadrans solaires, ses blasons — l'un deux meublé de sapins —, ses dates du XVIII^e, voire du XVII^e, ses inscriptions pieuses sur le linteau des portes, dont l'une me frappa par son étrange disposition :

SOLIDEOGL
ORIA

Plus loin, une représentation du Calvaire couvre la façade de la chapelle St-Laurent.

Bourg-St-Pierre, avec le vieux clocher et la vieille église de son vieux prieuré, avec sa pierre milliaire aussi, me parut le bout d'un monde.

(1) *Essai d'Histoire d'Orsières*, passim, par ex. p. no a., année 1365.

L'Hôtel du Déjeuner de Napoléon I^{er} n'a pas que des souvenirs guerriers, ou gastronomiques : on y trouve aussi des invites à la poésie. Je relevai ces vers romantiques accrochés à une paroi :

Les monts et les ravines
M'ont dit que Dieu
Cachait des fleurs divines
Dans chaque lieu...

Voici pourquoi je rêve,
Pourquoi je cours,
Errant de grève en grève,
Errant toujours !...

Trois heures nous séparent encore de l'Hospice, trois heures de voiture sur une route déserte dans un désert de pierres. La route monte ; le cocher, d'abord, a sauté à terre ; maintenant il chemine à pieds, tenant la bride de « Berger », le cheval. Puis les plus jeunes passagers de la voiture sont descendus, et ils escortent à leur tour le convoi...

Enfin arrivés, mes parents et moi nous fûmes si bien accueillis, que nous paraissions plutôt des amis que des étrangers. Des amis, c'est cela, et nous le sommes restés. Ma grand'mère, qui avait vu en sa vie bien des pays, mais pas encore ce col fameux, avait eu plaisir à monter avec nous en ces hauts lieux, mais l'altitude et le froid de septembre finissant l'oppressaient : elle fut bien vite réconfortée.

C'est le premier contact qui laisse l'impression la plus durable, *ne varietur* : l'impression fut cordiale, elle ne s'est pas démentie.

Toutes les richesses de la Maison nous furent montrées, la bibliothèque avec ses incunables, un musée ornithologique, je crois, et un médailler où je reconnus la croix de Ste-Hélène pour l'avoir vue chez nous avec d'autres décorations. Mais ce qui me frappa davantage, ce furent ces lits monumentaux, où ce n'est pas une mince affaire que de grimper ; cette ascension d'un genre nouveau — ou plutôt très ancien — fait place ensuite à un sentiment de confortable intimité quand on remarque les archaïques rideaux du ciel de lit... Nos chambres étaient boisées, et ornées de portraits princiers : Napoléon III, Eugénie, Frédéric III, Victoria... Quelle étrangeté que ces impériales majestés recluses dans ce cloître de montagne ! Les

passants ne rêvent-ils jamais, en voyant ces visages, à leur destinée, cellule de couvent, dorure du monde ?... Les moines pensent avec raison que la cour du Roi céleste l'emporte sur tout cet or des monarques de la terre ...

La neige tomba pendant la nuit ; le matin étala sa blancheur sous nos yeux éblouis.

Après avoir contourné le petit lac aux eaux noires, et franchi, avec fierté, pour la première fois de ma vie, les limites du *Regno d'Italia* ; après la présentation de « Turc » et de « Drapeau », deux forts saints-bernards ; après un dernier et très sincère merci à nos hôtes, nous sommes redescendus, bien emmitouflés dans la voiture, fuyant l'hiver qui accourait, et sa neige qui, l'an précédent, était montée, nous disait-on, à 14 mètres...

VOTRE TEMOIGNAGE

C'est tout cela que m'a fait revivre votre livre.

Il me parvint au moment où j'allais partir pour une paroisse de la Diaspora, qui masque mal sa pauvreté derrière une haie de pins usés et jaunis. Malgré l'accueil, malgré le romantisme attardé d'une courte tourelle percée d'une fenêtre en forme de trèfle, avec sa tige, j'avais hâte de vous lire. Vous m'y engagiez, n'est-ce pas, par une dédicace fort aimable...

Mon zèle, et l'heure tardive, ne purent venir à bout de votre ouvrage ce soir-là. Le lendemain matin, comme au Grand St-Bernard, je trouvai la neige tombée, et tandis que j'achevais de vous lire, il me semblait que nous étions pris nous aussi dans les frontières de votre « royaume blanc ».

De votre témoignage sur la sainte montagne, je retiendrai surtout les pages que vous avez vécues, celles où vous paraissez vous-même parmi les figures de notre temps. C'est à votre suite plus qu'à celle d'Hannibal, que vous nous entraînez...

Lutea vasa portantes... C'est en des vases d'argile que nous portons notre vocation, et si nous ne prenons pas garde aux voleurs oui nous guettent sur la route, nous serons assaillis, dépouillés et privés de ce qui devait faire notre honneur, de ce qui devait orienter notre vie. Cet « Appel » qu'« une voix très douce vous susurra », pour la première

fois, devant la Reine noire des Ermites, vous nous le rappelez en des pages touchantes, et vous nous faites voir « le novice » qui sut lui rester fidèle-

Un prêtre de vos amis vous a dit : — Tu prêcheras au lieu de plaider ; tu as raison ; il y a des avocats à foison et le nombre des avocats du bon Dieu est trop petit.

Cette phrase du curé de Trient eut un écho, involontaire probablement, mais presque littéral, dans un discours prononcé le jour du sacre de notre Abbé, le 21 septembre 1932 : « Donnez-nous moins d'avocats et de notaires, et faites plus de curés ! » Puisse ce vœu du président du Tribunal cantonal, qui était alors M. Alexis Graven, se répercuter en échos qui soient autant d'appels !

Au moment où votre livre m'arriva, je venais de lire les discours qui marquèrent la récente, et brillante, réception académique de Mauriac. Dans l'Eloge que le nouvel académicien a prononcé de celui qu'il remplace, Eugène Brioux, un dramaturge, les lourds rideaux de la gloire officielle sont écartés, et nous laissent deviner quelque chose de son âme. « Tout enfant, a écrit Brioux, je rêvais d'aller sauver les petits Chinois dont les *Annales de la Propagation de la Foi* me racontaient les martyres. J'ai voulu aller catéchiser les sauvages. »

« Le maître, continue M. Mauriac, le maître, devenu illustre, notait ce souvenir, sans doute en souriant un peu. Et pourtant, qui dira si ce n'est pas dans nos premières années que nous comprenons le mieux ce qui est exigé de nous ? La parole intérieure sonne clair dans cette atmosphère limpide, sous ce ciel de l'enfance que ne ternit encore aucune passion. L'auteur de vingt pièces célèbres était peut-être né pour ne vivre qu'un drame, le plus beau de tous, et, sous une forme ou sous une autre, toujours sanglant : le drame de la sainteté. »

Ecoutons encore Brioux, à la fin de sa carrière : « J'étais né avec une âme d'apôtre », déclare-t-il dans la préface de ses *Œuvres complètes*...

Combien reçurent comme lui une âme d'apôtre, et, comme lui, ne l'ont pas su garder ?...

Si les pages où l'on vous voit garder la vôtre, Monsieur le chanoine, sont des plus belles de votre volume, c'est parce qu'on y sent une âme, une âme qui sait qu'aucune grandeur ne dépasse le moindre mouvement de charité, et qui lutte pour ne se laisser détourner de cette charité par aucune poussée de talent ni aucun appât de gloire.

POLEMIQUES

Beaucoup ont écrit sur votre célèbre Maison. J'en relisais naguère plusieurs.

Le plus récent de tous les livres — avant le vôtre — sort de la plume d'un curé savoyard, l'abbé Reviol, archiprêtre d'Aigueblanche ¹. Pourquoi faut-il que des renseignements pleins d'intérêt, soient emmêlés à des tirades d'un chauvinisme querelleur et déplacé ? Avez-vous lu ce tableau du Petit St-Bernard :

« Des gendarmes italiens, *carabinieri reali*, qui ont trop l'air de se prendre au sérieux, des douaniers galonnés à profusion et, actuellement, de farouches *chemises noires*, gardent sévèrement la frontière bordée de barbelés. Avec leurs cheveux luisants et d'un noir tournant au bleu, il font penser aux types qu'on rencontre sur les bords de la mer d'Ionie et sur les côtes barbaresques. Ils semblent vous ouvrir une porte sur l'Orient, l'Orient magique et vermineux, éblouissant et affamé, luxueux et dépenaillé. Pénétrez maintenant dans la pièce où l'on sert aux simples voyageurs la soupe gratuite, et, à travers la fumée des pipes, étudiez les figures d'ouvriers, sur lesquelles paraît peser une lourde fatalité. Étendus sur des bancs, dans des poses de lazzaroni, ils attendent, dans un morne silence, qu'on leur apporte leur ration. Parfois, quelque trimardeur français apporte là son entrain et sa jovialité, et vient animer un peu cette salle enfumée, qui a l'air d'appartenir à un bague. Mais ces apparitions sont rares, comme les beaux jours. Pour peu que vous en manifestiez le désir, on vous fera voir *la chambre du Roâ*, de ce roi, ou de ces rois dont on voit les portraits dans la salle à manger, avec d'immenses moustaches qui leur donnent l'air de souverains persans. » ².

M. Reviol s'est trompé en cherchant une place chez Clio : ses dons naturels le destinent à la caricature et au roman. M. Reviol pourrait aussi faire un tribun. La séparation de la Savoie, d'avec les Etats de la Maison de Savoie, opérée en 1860, laissa, nous dit cet auteur, « les Valdôtains seuls, aux prises avec une nation de Machiavels fanatiques et féroces ». De cette lutte, M. Reviol espère qu'« ils sortiront victorieux : les Italiens semblent déjà fatigués d'assiéger inutilement cette poignée de « barbares » qui ne parlent pas comme eux » ³...

(1) Reviol : *Saint Bernard de Menthon*, 2^e éd., 1933, Grenoble.

(2) Reviol, *op. cit.*, pp. 25-26.

(3) *Op. cit.*, pp. 96-98.

O sérénité de l'histoire, exaltée en des temps révolus par Cicéron !...

En cette même année 1860, regardée par M. Revial comme si calamiteuse, un autre Français, Edouard Aubert, publiait un magnifique ouvrage sur la Vallée d'Aoste¹, qui se termine par un chapitre sur le Grand St-Bernard. C'est un son de cloche bien différent.

« Malgré tout le charme qu'il y a pour une oreille française à entendre résonner les accents de la patrie dans un pays étranger, je ne sais s'il ne faut pas souhaiter que le piémontais et l'italien viennent remplacer notre langue dans la province d'Aoste tout entière. Puisque cette belle contrée a été placée par la nature sur le versant méridional des Alpes, puisque les princes de la Maison de Savoie, qui la gouvernent, occupent le premier trône de l'Italie (il y avait encore d'autres princes, rois ou ducs, au moment où Aubert écrivait), il faut peut-être désirer l'unité de langage, car c'est là, ce me semble, le plus puissant auxiliaire de l'unité dans les mœurs, dans les sentiments et dans les espérances d'avenir². »

L'opinion d'Aubert est contestable, je le sais, et je n'y souscrirais pas sans réfléchir. Mais voici d'autres textes encore du Français Aubert que je dédie à M. Revial, Savoyard :

« La vallée d'Aoste est entrée (au XI^e siècle) dans une ère de tranquillité inconnue jusqu'alors ; elle a enfin trouvé les souverains qui devaient la faire jouir des bienfaits de la paix et la gouverner jusqu'à nos jours avec une douceur vraiment paternelle, avec une active prévoyance³... En toute circonstance, les Etats d'Aoste ont fait preuve d'un dévouement inébranlable envers la Maison de Savoie⁴. »

Les choses ont-elles changé avec 1860, les rapports se sont-ils aigris ? Je l'ai demandé à Mgr J.-A. Duc, ancien évêque d'Aoste, et voici ce qu'il répond : « Depuis dix siècles bientôt la Maison de Savoie régit la Vallée ; les Valdôtains, dans la bonne et la mauvaise fortune, lui ont gardé une fidélité inviolable⁵ ».

(1) Aubert : *La Vallée d'Aoste*, Paris, Amyot, 1860.

(2) Aubert, *op. cit.*, p. 7.

(3) *Op. cit.*, p. 24.

(4) *Op. cit.*, p. 5.

(5) Mgr J. A. Duc : *Histoire de l'Eglise d'Aoste*, t. I, Aoste, 1901, p. 287.

Un autre auteur qui a écrit récemment sur « Bernard de Menthon », se cache sous le pseudonyme de Jean Rumilly. Son livre, au titre alléchant : « Un homme de l'an mille », n'est pas toujours sans mérite, et s'il ne faisait que nous décrire les fleurs des Alpes, nous rendre une figure vivante et animée du « héros des Alpes », capter notre attention par une langue forte et savoureuse, voire même stigmatiser les faiblesses et les fautes des gens d'Eglise, à la manière de ce grand croyant de Bloy, tout serait à louer. Mais l'auteur ne s'en tient pas là. « Son livre est tout simplement un pamphlet contre les moines, les papes, les dogmes et les institutions de l'Eglise romaine. Saint Bernard de Menthon nous est présenté comme un précurseur de Calvin ! Qu'un réformé — l'auteur est protestant —, qu'un réformé du XX^e siècle se soit abaissé à écrire ces pages venimeuses, pur produit de son imagination, comme il l'avoue lui-même, voilà qui est affligeant...¹ ». « Cette œuvre, dit en effet son auteur², est un travail d'intuition, je l'ai forgée dans ce que mon être a de plus secret. »

J'ai cité, tout à l'heure, François Mauriac. M. André Chaumeix, qui fut chargé de la Réponse au nouvel Académicien, dénonce le mal de cette méthode.

« On dirait que les romanciers ont de longs tête-à-tête avec le serpent du paradis terrestre, de qui, assurément, ils ont beaucoup à apprendre et à qui ils sont redevables de nombreux sujets. Mais un tel dialogue, pour peu qu'il dure, n'est pas sans inconvénients. Il donne un air de complaisance pour le mal. Il tourne à une sorte d'intimité. Il insinue la cordialité dans l'antagonisme, et ces conférences d'adversaires risquent de se terminer par une inimitié collaboratrice. Il y a des interlocuteurs avec lesquels il vaut mieux ne pas trop échanger ses idées. Etes-vous certain de n'avoir pas été victime d'une subtilité d'origine démoniaque quand vous avez éprouvé tant de curiosité pour les plus récentes théories du subconscient ? Vous avez cru que l'écrivain d'imagination pouvait découvrir là de nouveaux raffinements... L'histoire des vivants, pour certains psychologues, se réduit au calendrier des sensations, et pour que la liste soit complète, ils vont chercher, pour les ramener à la surface de la conscience, ces impressions mal définies qui dormaient dans les souterrains. Prenez garde : Satan fait aujourd'hui de la psychanalyse. Il a imaginé ce moyen de nous convier allègrement à contempler nos bas-fonds et à excuser nos fautes par le déterminisme de nos tendances inconnues. »

(1) Joseph Lecler, dans : *Etudes*, 20 septembre 1931, pp. 745-746.

(2) *Op. cit.*, p. 19.

LITTERATURE

La littérature qui traite du St-Bernard est innombrable. Mais elle varie aussi infiniment. Le St-Bernard est le centre de beaucoup d'études, il sert de cadre aux littérateurs, il fournit encore prétexte à écrire. On pourrait illustrer une histoire des courants littéraires, par une anthologie bernardine. Le bon Toepffer qui faisait la joie de tous les petits Genevois d'autrefois, n'a guère connu de votre maison que les murs, et les draps, car il y gîta un soir ; il nous raconte plutôt l'histoire de l'homme de lettres fanfaron qu'il y croisa, entre une honnête famille et un gros monsieur misanthrope¹.

Ce qui a surtout frappé le P. Bessières, dans ses « Récits de la Montagne Suisse, Empire des Neiges », c'est « L'Empire de la Paix » où l'on vous trouve. Touchante histoire que celle de Beppo et Lappa, deux malheureux orphelins de St-Rémy, que l'avalanche cloua dans une anfractuosité de rocher, et qui furent sauvés par vos Pères et leurs chiens²...

Je laisse de côté les historiens, et je ne retiendrai plus, des œuvres passées, que « Le Montagnard des Alpes, par M. Fontbelt », œuvre parue en 1847, que j'ai trouvée parmi les livres familiaux³. Ce petit volume jauni rentre dans le genre de la littérature édifiante, et ce n'est pas sans un amusement quelque peu sacrilège, qu'on y lit à chaque page de ces scènes déchirantes où se complaisait l'ère romantique. Si « le flambeau de la vie éteint sans retour » nous donne un échantillon de « style noble », les « mouvements de compassion tendre » nous introduisent aux scènes de larmes. Les Romantiques aimaient leurs pleurs. C'est M. Fontbelt qui nous l'assure : « ... Mon récit arrachait des larmes, et j'éprouvai, dit-il, la vérité de cette pensée que l'affliction aime à se nourrir de douleur, de tristesse et d'amertume... Hélas ! combien cette scène touchante eut de charmes pour moi ! Combien les infortunés éprouvent de plaisir à mêler ensemble leurs larmes ! »

(1) Dans les *Nouvelles genevoises*, avec dessins de l'auteur, Paris, Garnier.

(2) Paris, « Spes », 1931.

(3) Tournai, Casterman.

Ce serait à croire que tout le monde pleure, et cette épidémie lacrymale, peut-être avec d'excellentes intentions, n'en dénote pas moins un monde malade. Plus rien ne paraît sain, vigoureux, à ces yeux embués :

« Les environs de l'Hospice, nous dit encore M. Fontbelt, sont tristes et lugubres ; les eaux de ce lac ou de cet étang qui baigne les murs, sont loin d'être pures et limpides ; les pins élevés qui dominent les regards, sont sans cesse couverts de nuages sombres et épais. Voyez ce peu de terre retenue par des terrasses : c'est le jardin de la maison. Il n'y a pas là des fleurs variées dont l'odeur embaumée récrée l'odorat par ses parfums délicieux ; vous n'y découvrirez qu'un peu de persil, des capucines et des soucis. Cette dernière fleur, comme les inquiétudes de l'âme dont elle est le symbole, se trouve partout, sous le ciel bleu de Naples aussi bien que sur la plage désolée du Saint-Bernard... »

Ce que j'aime, en vous, Monsieur le chanoine, c'est la joie. Cette joie qui nous montre un champ de neige rutilant de clarté au contact matinal d'un soleil éclatant.

Depuis Murith, qui fut le parrain de la Société valaisanne des Sciences naturelles, son ombre couvre la Maison entière, et tout chanoine du Saint-Bernard est au moins un demi murithien. Vous trouvez aussi les fleurs bien jolies, et vous nous en citez : la Potentille dorée, la Cardamine des Alpes, la Sagine des neiges, la Centaurée plumeuse...

Mon ancien professeur de botanique me reprochait ma pauvre science florale et mon maigre herbier. Mon excuse est que, pour moi aussi, — je ne sais non plus pourquoi, — je ne retins jamais ces noms innombrables de fleurs. Je les aime pourtant. Vous nous parlez de l'Epervière orangée, et de la veloutée, du Cerfeuil élégant... Je ne connais point ces fleurs, mais j'essaie de les imaginer, et leurs noms me charment comme une musique de clavecin, à la fois douce et sonore.

Je vous suis et vous écoute, je vous laisse la parole :

« En juillet, à la fin juin parfois, on peut admirer près de l'hospice bien des fleurs charmantes. J'ai retenu le nom de la Soldanelle dont la corolle violette est si délicatement découpée, celui aussi de la Renoncule des glaciers, de l'Anémone du printemps. Les rochers verts et gris sous leur carapace de lichens les abritent un peu contre les morsures de la bise, et ces petites plantes forment des bouquets ravissants. Admirons-les sans les cueillir ; sourions aux Asters, et descendons de quelques mètres vers l'Italie, admirons la grande Ancolie bleue des Alpes et l'Armoise des glaciers. »

Il n'y a donc pas, mon Père, que des pleurs sur vos montagnes !

NOTRE PARENTE

Il fait bon causer, entre amis, de ce qu'on aime. Et l'on voudrait toujours plus connaître ce qui vous retient.

Le prieur de Toepffer « après maints récits provoqués par les questions » de ses hôtes, se prit à dire : « Du reste, Messieurs, notre mont St-Bernard est plutôt célèbre qu'il n'est bien connu. »

Je crois que ce prieur avait raison. Pour moi, j'applaudis à votre effort pour nous le faire mieux connaître.

Les chanoines de St-Maurice trouvent d'ailleurs en vous, plus qu'une amitié. Avec d'autres nous avons conclu des alliances au cours des siècles ; une affiliation au Latran, une association avec Einsiedeln, d'autres liens encore nous sont chers. Mais avec le Grand St-Bernard, les liens sont plus forts. Si les études faites sur les mêmes bancs créent une fraternité, si l'enseignement du maître est une forme de paternité, nous sommes liés les uns aux autres de multiples manières. Quelque chose comme un cousinage ...

Mieux que par la grâce de Napoléon, des nœuds plus secrets nous attachent. Dans la longue suite des siècles, nos Abbés et vos Prévôts se sont prêtés assistance : *frater adjutus a fratre...* Le nôtre visitait ou tâchait à réformer votre maison ; le vôtre nous rendait même service. Le même manteau rouge nous confond encore ; d'autres le reçurent aussi de nous, mais vous, vous le portez encore. La fidélité n'est-elle pas l'une de vos colonnes ? Cette fidélité au poste de la charité, pour le service du Seigneur, cette fidélité qui engage l'homme tout entier, avec courage, avec vigueur, avec force, cette fidélité qui s'épanouit dans le bonheur, comme le proclame si bien votre admirable devise :

FIDELITER - FORTITER - FELICITER

Léon DUPONT LACHENAL

NOTE

Cet article était écrit et déjà « composé » à l'imprimerie, lorsque je reçus de M. Jean Rumilly lui-même son dernier ouvrage : *La chaîne d'or de l'Helvétie*. M. Rumilly a, dans son livre et en dehors, de très aimables paroles à mon égard ; je le prie d'excuser si j'en ai de moins aimables à son adresse dans l'article qui précède. J'ai dit carrément ma pensée : le petit volume de M. Rumilly sur Bernard de Menthon m'a violemment choqué. Ce serait pure complaisance de ma part que de nier ce sentiment pénible. Et l'appréciation très vive que j'ai citée de la grande revue catholique française, *Les Etudes*, montre que je ne suis pas seul à déplorer l'esprit d'un tel livre. Je dis : l'esprit, car l'auteur a un talent certain que je ne lui ai nullement dénié. Je me relis, et je le répète : «... Si l'auteur ne faisait que nous décrire les fleurs des Alpes, nous rendre une figure vivante et animée du « héros des Alpes », capter notre attention par une langue forte et savoureuse, voire même stigmatiser les faiblesses et les fautes des gens d'Eglise, à la manière de ce grand croyant de Bloy, tout serait à louer... »

Le livre benjamin de M. Rumilly est très supérieur à son « Homme de l'an mille ». M. Gonzague de Reynold qui a écrit la Préface de cette « Chaîne d'or », fait encore des réserves du « point de vue catholique » et du « point de vue de la science historique ». Il n'en écrit pas moins :

« ... J'admire l'effort de cet écrivain protestant pour traverser, de bas en haut, le rationalisme, le criticisme, le laïcisme, le subjectivisme, l'agnosticisme — tous ces monstres qui se terminent en *isme* comme une sirène par une queue de poisson, comme un dragon par un dard, — afin de revenir à l'esprit, à la foi de la Suisse primitive « dont, et je cite mon auteur, l'égide fut l'Eglise catholique ». Il l'a fait parce qu'il a compris, encore une fois, que notre pays est en danger de perdre son âme. M. Rumilly est donc parti à la recherche de cette âme ; en remontant le cours des siècles, il l'a retrouvée dans le mysticisme chrétien. »

M. Rumilly écrit comme il pense. J'ose espérer qu'il ne m'en voudra pas d'avoir parlé moi aussi avec franchise. Et si j'ai le regret, très sincère, de lui causer de la peine pour son Homme de l'an mille, j'ai la joie de m'associer entièrement au jugement de M. de Reynold sur sa Chaîne d'or. De l'un à l'autre de ces deux livres, une grande distance a été parcourue, et j'admire moi aussi cet écrivain qui a su laisser loin derrière lui l'auteur d'il y a deux ou trois ans.

L. D. L.